DIAL 3299 - Figures de la révolte (10)

BRÉSIL - La « Jérusalem aux murs de pisé » : retour sur les événements de Canudos, seconde partie

Robert M. Levine

vendredi 24 octobre 2014, mis en ligne par Dial

Robert M. Levine (1941-2003) était un historien états-unien, professeur à l'Université de Miami. Son livre Vale of Tears *[« Vallée de larmes »] [1] a pour objet la guerre de Canudos (1896-1897) qui s'est achevée par le massacre des habitants de la ville, une colonie de l'arrière-pays du sertão brésilien fondée par Antônio Conselheiro, prêcheur laïque charismatique. Il a consacré aussi plusieurs articles au même sujet, dont celui-ci, publié d'abord en anglais dans The Hispanic American Historical Review [2] qui retrace avec précision les événements en revenant d'abord sur la vie d'Antônio Conselheiro et de la ville de Canudos avant le début de la guerre [3] Pour resituer plus facilement l'épisode dans le contexte brésilien de l'époque, il est utile de rappeler quelques détails de l'histoire du pays.*

En 1807, l'invasion du Portugal par Napoléon conduit le régent Jean VI à quitter le pays pour s'installer à Rio, au Brésil, où il restera jusqu'en 1821, confiant alors à son fils Dom Pedro la fonction de régent. Le parlement décida de rendre au Brésil son statut de simple colonie et rappela Dom Pedro au Portugal mais celui-ci refusa de s'y rendre et, soutenu par les élites locales, proclama l'indépendance du Brésil dont il fut déclaré empereur en 1822 sous le nom de Pierre Ier. En 1825, le Portugal reconnaît l'indépendance du Brésil mais, très contesté, Pierre Ier doit abdiquer en 1831 et cède le trône à son fils Pierre II, alors âgé de 5 ans. Un peu moins de 60 ans plus tard, en 1889, l'armée renverse l'empereur Pierre II et la République est proclamée. La fondation de Canudos, sur le site d'une ferme abandonnée a lieu en 1893, soit juste 4 ans après le début de la République.

Ce texte, dont la première partie est publiée dans le numéro d'octobre prend sa place dans la série de textes publiés sur le thème de la révolte. Il est intéressant de noter qu'à Canudos, comme pour les cimarrons dans le Panama du seixième siècle et à la différence de la rébellion de Túpac Amaru dans le Pérou du dix-huitième siècle, la lutte les armes à la main ne vient que dans un second temps. Les femmes et les hommes rassemblés autour d'Antônio Conselheiro s'attellent d'abord à la construction de leur ville et se consacrent aux exigences de la vie quotidienne collective et individuelle, faisant de Canudos un havre de paix à la marge des pouvoirs séculiers et religieux, alors que le Nordeste, déjà aride, avait été ravagé par des sécheresses répétées.

« La mer s'est élevée avec les pleurs »

La vie dans le sertão de Bahia suivait un rythme extrêmement lent. Lorsqu'une calamité survenait, comme par exemple à la suite des sécheresses cycliques dont les conséquences s'aggravaient d'une fois sur l'autre à cause d'une augmentation de la densité démographique dans la région, rares étaient les *sertanejos* qui déménageaient, sauf si leur vie leur semblait menacée. Les visiteurs trouvaient le sertão

âpre et monotone, d'étrange aspect, le plus souvent stérile, empreint de la mélancolie qu'inspirent des horizons plats. Mais, comme l'a observé le géographe Yi-Fu Tuan, les populations locales, notamment les sociétés non techniques, développent un sens de la perception très aiguisé qui leur permet non seulement de voir des détails et de distinguer des différences de couleurs qui échappent à l'œil d'une personne provenant de l'extérieur mais aussi de connaître intimement « chaque buisson, chaque pierre, chaque sinuosité du sol » [4].

La rudesse de la région déroutait les *bacharéis* (diplômés de l'université), étudiants en médecine et jeunes officiers militaires qui avaient toujours vécu en ville et qui se retrouvaient sur une terre que da Cunha disait cautérisée par la sécheresse et un air brûlant et pur. Les gens venant de l'extérieur avaient pitié des habitants, qu'ils trouvaient négligés, léthargiques et désorientés, et s'émerveillaient de voir qu'ils pouvaient travailler dur pendant dix ou 12 heures par jour sans rien manger d'autre qu'une poignée de manioc et un morceau de viande séchée pas plus grand que la main. Les *jagunços* détournaient les yeux quand on s'adressait à eux, regardaient le sol et répondaient par monosyllabes ou restaient simplement muets. Pourtant, ces gens maladroits, « primitifs », faisaient preuve d'une habileté et d'une énergie étonnantes quand on les laissait avec leurs propres outils dans l'environnement qui était le leur [5]. Plus de 2000 maisons furent construites à Canudos presque du jour au lendemain, en plus de citernes pour l'eau, d'une école, de magasins, de dépôts d'armes et de la nouvelle église ambitieuse de Conselheiro. Les visiteurs et journalistes de Salvador, de Recife, de Rio de Janeiro et du reste du Brésil étaient clairement des étrangers sur leur propre territoire ; faisant montre d'une impatience toute coloniale, ils ne pouvaient croire que ces hommes et ces femmes sans statut puissent contester les progrès et les avantages de la civilisation moderne. Contrairement à beaucoup d'Européens du XIXe siècle, qui étaient fiers de leur niveau d'instruction mais déçus par les gouvernements tyranniques en place et par l'étroitesse d'esprit régnant dans leurs pays, et qui, du même coup, tendaient à voir dans l'Europe « un noyau d'obscurité entouré d'un grand cercle de lumière », les Brésiliens des villes ressentaient de la fierté pour leurs accomplissements matériels et politiques, et de la honte à l'encontre du monde obscur et primitif des régions profondes [6]. Parmi les observateurs extérieurs à la région, seul Euclides da Cunha essaya de comprendre ce qui liait aussi fortement le *sertanejo* à la terre, mais sa vision des choses fut altérée par un déterminisme biologique et une vieille répugnance qui sous-tendaient les éloges et le respect excessifs qu'il manifestait à l'égard de la ténacité des « primitifs ».

Les écrits sur Canudos font non seulement souvent référence à la pigmentation foncée de la peau de la plupart des disciples de Conselheiro mais révèlent que, même dans la classe aisée du sertão, beaucoup d'individus avaient le teint sombre. À la fin du XIXe siècle, le déterminisme racial, centré sur le postulat que « l'élément ethnique dominant tend à subordonner à son destin l'élément faible avec lequel il entre en contact », a débouché, dans le cas du Brésil, sur l'idée largement répandue selon laquelle les « rudes paysans du nord…, chez qui on retrouvait toute la palette des couleurs de la peau et toutes les nuances de forme et de caractère » étaient les conséquences fâcheuses inévitables du mélange des races [7]. Le fait que les témoins oculaires du conflit de Canudos aient eu les mêmes soupçons et les mêmes craintes concernant la nature rétrograde, voire dégénérée, de la population du sertão sape l'objectivité supposée des descriptions des disciples de Conselheiro. Cependant, d'après ce que l'on a pu reconstituer à partir des sources existantes, les habitants de Canudos avaient des origines beaucoup plus diverses que ce l'on admettait à l'époque. On trouvait à Canudos aussi bien des nouveau-nés que des personnes trop âgées pour travailler ou même marcher ; ils formaient une communauté à part entière. S'exprimant sur ce qui était pour lui une bizarrerie, et bien que les descriptions sur lesquelles il s'appuie étaient généralement plutôt cliniques qu'exotiques, da Cunha fait une description impresionnante des variations offertes par les habitants de Canudos en matière de caractéristiques physiques et d'âge. Saisis par la magie de l'endroit, tous les éléments disparates provenant de tous horizons, réunis, « se fondirent en une communauté uniforme et homogène, une masse rustre inconsciente… une sorte de polype humain ». Sur les femmes, voici ce qu'il écrit :

> [I]l y avait enfin les mères de famille respectables, toutes agenouillées ensemble pour la prière. Les visages ridés des vieilles femmes, les vieilles viragos toutes maigres sur les lèvres desquelles la prière aurait du tenir du sacrilège, la mine austère des matrones simples d'esprit, les physionomies naïves des vierges crédules — toutes composaient un mélange

étrange et confus, de tous les âges, tous les types, toutes les nuances des couleurs de la peau. » [8]

À la fin, on dénombrait deux femmes pour un homme. Si un grand nombre d'hommes abandonnèrent Conselheiro durant les derniers mois et s'évanouirent dans le sertão par les pistes encore ouvertes, beaucoup laissèrent néanmoins femme et enfants derrière eux. De surcroît, des observateurs de l'époque prétendirent que les femmes de Belo Monte furent plus fidèles que les hommes. Cela semble étonnant compte tenu de la misogynie de Conselheiro. Certes, les femmes étaient bien reçues dans la colonie, mais il ne s'occupait pas d'elles directement ; il les séparait des hommes dans la chapelle, et il évitait même leur regard quand c'était possible. Cette aversion aurait été chronique chez lui et pourrait expliquer en partie l'échec de son mariage. Cependant, à Canudos, il permit à un petit nombre d'acolytes femmes de travailler au service de sa personne. La plus proche de lui était « tante Benta ». Née à Itapicurú, elle gagnait sa vie à Bom Conselho comme sage-femme et comme surveillante d'un foyer pour garçons venus d'autres villages étudier à l'école primaire créée sous les auspices de Conselheiro. Elle était décrite comme une « grosse sang-mêlé » (*cabo verde*), qui s'y entendait aussi en affaires. Elle accumula des biens immobiliers, qu'elle revendit à un bon prix lorsqu'elle quitta le village pour suivre Conselheiro à Canudos. Là, elle assura l'entretien de sa maison austère et lui prépara ses repas. On ignore la fin de son histoire.

D'après ce que l'on sait, un petit nombre de femmes furent autorisées à combattre pour défendre la ville. L'une d'elles, Maria da Guerra de Jesus, qui avait exercé le métier d'infirmière à Cocorobó, tua un soldat à l'aide d'une faucille dans les derniers jours de la bataille de Canudos [9]. Les femmes accomplissaient des tâches manuelles pénibles, tout comme les enfants et les personnes âgées. Certaines œuvraient dans les champs pour s'occuper du bétail ou se livrer à des travaux agricoles ; d'autres transportaient des pierres d'une carrière jusqu'au lieu de la nouvelle église, ou bien du sel entre le point d'extraction et Vargem, à neuf kilomètres de là. Interrogée sur les lourdes tâches, une survivante a répondu que, si la charge était trop pesante, Conselheiro viendrait « y imposer les mains » et la rendrait plus légère [10].

Des chroniqueurs de l'époque ont affirmé que la promiscuité sexuelle était courante dans le sertão, mais cette affirmation contredit l'existence d'un code d'honneur draconien qui conduisait souvent à des actes de vengeance meurtriers et à de violentes querelles familiales. Quoi qu'il en soit, Conselheiro imposait des règles de moralité publique rigoureuses dictées par sa gêne — et peut-être sa colère — envers les femmes. Les adolescentes accusées de fréquenter les garçons étaient châtiées et la prostitution, courante dans tous les centres urbains du Brésil, était prohibée [11]. Conselheiro tenta également d'interdire la consommation d'eau de vie de canne, ou *cachaça*. On ignore s'il y a réussi, mais les marchands avaient pour ordre de ne pas en vendre.

La population de Canudos comprenait non seulement des *caboclos* mais aussi des gens de toutes les races, de tous les mélanges raciaux et de toutes les classes sociales [12]. Il y avait des Indiens d'origine kariri, ainsi que des membres de leurs familles mamelouks élargies, mélangés à d'autres. Belo Monte accueillait certains festivals kariri, dont un à la mi-août dans lequel les participants s'imbibaient d'un liquide extrait de baies de *jurema*, fumaient du tabac et buvaient de la *cachaça* (tous produits censés être interdits par Conselheiro). Les deux derniers shamans kariri (*pajés*) moururent à Canudos, et avec eux le secret de fabrication de la liqueur de *jurema*, ce qui mit un terme au festival [13]. Un nombre relativement élevé d'habitants étaient noirs, fait plutôt inhabituel dans le sertão profond, même si les Noirs représentaient un élément substantiel dans la formation du *caboclo* rural, du moins à Ceará [14]. Ils regroupaient des descendants des esclaves fugitifs qui s'étaient établis dans la région au début du siècle, et des esclaves qui avaient été émancipés dans les années ayant conduit à l'abolition officielle de l'esclavage en 1888. Au début des années 1850, le groupe le plus important d'esclaves en fuite et leurs enfants vivaient dans un ensemble de quelque 30 maisons sur les rives de la rivière saisonnière Tapiranga et avaient fui les *usinas* de sucre de Sergipe et Alagoas. Certains avaient été ferronniers, d'autres menuisiers ou mécaniciens. Conselheiro, qui, avant 1888, avait condamné les abominations de l'esclavage, attira immédiatement ces esclaves et d'autres Noirs, qui s'installèrent à Canudos dès sa fondation [15]. Selon au moins un observateur, les cabanes des *caboclos* étaient différentes de celles construites par les anciens esclaves. Aux dires d'un autre, les femmes noires de la communauté de Conselheiro portaient des tenues venues d'Afrique : da Cunha évoque leurs « chignons excentriques », qui contrastaient avec les « cheveux raides

et lisses des *caboclas* » [16].

Les métis regroupaient les dizaines de catégories brésiliennes de mélanges raciaux rassemblées autour du groupe des *mulatos* (principalement des hommes et des femmes issus de parents noirs et blancs) et les *caboclos*. Comme les catégories raciales du Brésil post-impérial étaient plus ou moins aussi révélatrices du statut social que de n'importe quelle autre chose, c'est faire erreur que de trop se fier aux descriptions officielles. Dans des parties du Nordeste, entre 1868 et 1880, tous les enfants de couleur baptisés non esclaves étaient appelés *meia brancos*, ou « demi-blancs » [17]. Plus généralement, les individus libres au teint très foncé étaient qualifiés de *negros*, ou *prêtos*. Les gens de l'arrière-pays étaient habituellement appelés *mulatos*. Cependant une personne avec une couleur de peau et un phénotype identiques, mais s'étant par exemple élevé socialement par le mariage, était le plus souvent appelée un *pardo* (brun) ou un *caboclo*. Dans les cas socialement les plus délicats, comme pour certains des orphelins secourus après la destruction de Canudos et emmenés sur la côte où ils furent pris en charge par des familles de la haute société, les documents écrits se référaient à eux sous le terme *acoboclados*, ou « ressemblant aux *caboclos* », ce qui les plaçait au-dessus des individus ayant la même couleur de peau mais d'un statut inférieur [18].

Pour da Cunha et d'autres témoins oculaires, tous les disciples de Conselheiro étaient dignes de pitié ou, au mieux, dans le cas des gens de l'arrière-pays dont il admirait tant les talents, ils étaient remplis de contradictions, inconstants et barbares. Toute dignité était refusée aux fidèles à cause de leurs croyances et on les rejetait pour leur prétendu fanatisme. Ce qui est certain, c'est que les habitants de l'arrière-pays continuèrent de révérer Conselheiro durant des années après sa mort : un *beato* survivant, João Maria, reprit plus tard à son compte les idées de Conselheiro et s'en servit pour bâtir une nouvelle communauté messianique dans le sud du Paraná, dans la région de Contestado [19]. Mais des observateurs extérieurs utilisèrent la règle de pauvreté et l'ascétisme qui étaient imposés à Canudos pour justifier leur mépris à l'encontre des fidèles, à qui ils reprochaient d'avoir eu le malheur de suivre un fou furieux. Même les « Blancs » de Belo Monte, dont beaucoup avaient vendu la petite propriété qu'ils possédaient dans le sertão pour gagner les rangs de Conselheiro, « étaient vêtus de haillons et d'habits sans forme » et vivaient dans « le dénuement et de tristes conditions » [20].

La situation matérielle lamentable que connaissaient la ville et ses habitants choquait les visiteurs venus de la côte. Il se vérifia ultérieurement que la valeur nutritive des aliments absorbés par les paysans du Nordeste avait sensiblement diminué entre 1870 et 1920 même si leur alimentation, basée sur deux produits nutritifs complémentaires, les haricots et le manioc, était en fait meilleure que les régimes à base d'un seul féculent que l'on trouvait dans tant d'autres parties du monde. Même lors d'années relativement bonnes, le régime alimentaire rural était pauvre en calories, en féculents, en graisses animales, vitamines, thiamine et protéines. L'espérance de vie à la naissance était de 25,5 ans pour les hommes et de 28 ans pour les femmes. Petits par la taille et en proie à des maladies invalidantes comme l'ankylostomose, infection du sang qui provoque faiblesse et apathie, les habitants de l'arrière-pays passaient aux yeux des observateurs extérieurs pour des sous-hommes. Les pauvres souffraient de la maladie de Chagas, de la maladie du sommeil, d'ulcères de la peau, d'anémie, de la tuberculose, de la malaria, de la lèpre, et étaient sujets à des poussées de peste bubonique [21]. Le fait que les visiteurs considéraient Canudos comme un « groupe de fous » coloraient encore davantage leurs impressions. À leur arrivée, les familles renonçaient à la plupart de leurs biens matériels. Les hommes portaient un pantalon sale en coton à rayures, une chemise en tissu grossier et des sandales en cuir brut. Les vêtements des femmes — une chemise mal coupée et une blouse informe souvent élimée au point de laisser voir la poitrine et le haut des bras — sentaient la sueur et l'huile rance. Les maisons ne contenaient que de pauvres meubles : ni lit, ni table, mais uniquement des planches ou des hamacs en chanvre pour dormir, des tabourets, des paniers en bois ou en paille, des sacs en cuir ou des gourdes pour transporter l'eau. Les aliments étaient cuits directement sur un feu de bois, dans des ustensiles en bois ou fabriqués avec des déchets d'étain. Da Cunha ne cache pas son mépris lorsqu'il décrit l'autel grossier aménagé dans le coin d'une des maisons des fidèles : « [Il abritait] des saints et des images horriblement sculptées, une objectivation de la religion des métis avec ses traces profondes d'idolâtrie : des Saint Antoine protéiformes et africanisés assortis de fétiches grossiers, des Saintes Vierges aussi affreuses que des Mégères » [22]. En réalité, dans n'importe quel centre urbain misérable du sertão, la population souffrait plus ou moins du même degré de

dénuement. Une différence peut-être : Canudos était mieux organisée que la plupart de ses voisines : héritage de la misère qui frappait la région, des villes entières s'étaient vidées de leurs habitants affamés [23]. Dans la ville de Conselheiro comme partout ailleurs, les maisons étaient faites en pisé et en torchis, et recouvertes d'un toit en dur, mais la majorité d'entre elles étaient peintes, une rareté dans le sertão. Elles étaient principalement de couleur grise dans trois « quartiers », et en rouge dans deux autres. Certaines maisons étaient plus grandes et possédaient plusieurs pièces, mais aucune n'avait de porte ni de fenêtre et, généralement, le nombre de pièces ne dépassait pas deux. Il n'y avait qu'une rue, Campo Alegre, qui partageait la ville en deux, plus des allées et des passages tortueux. Aux maisons et aux deux églises s'ajoutaient des commerces, des magasins, un *quartel* (caserne), des armureries et deux cimetières. Les églises faisaient face à la place centrale bordée par la rivière sur un côté. Beaucoup de maisons avaient une cave, tout comme la nouvelle église.

Aux yeux des journalistes missionnés pour écrire sur la guerre, Canudos semblait diaboliquement bien située pour résister à une invasion. La végétation rabougrie entourant la vallée était extrêmement dense, et masquait fréquemment les courbes et les creux des chemins de terre qui serpentaient. Mais les *sertanejos* éprouvaient peu de difficulté à se déplacer. Pour la population locale, Canudos était en fait bien reliée aux bourgs voisins. Plusieurs pistes traversaient la vallée, et la ville fut toujours bien approvisionnée en nourriture, en bétail, en armes et en toutes choses nécessaires, jusqu'à ce que l'armée enserre les lieux durant les derniers jours de la bataille ; même les muletiers continuèrent à livrer leur marchandise à Canudos, sauf au plus fort des combats. Des combattants *jagunços* arrivaient à traverser individuellement le cercle de la troupe et à s'échapper assez facilement, ce qui beaucoup firent quand la cause sembla perdue.

[…]

Les hommes et les femmes qui n'étaient pas entrés dans la secte de Conselheiro pouvaient aussi vivre librement dans la communauté. Conselheiro, qui avait enseigné aux enfants à un moment de sa vie, ouvrit des écoles à Bom Jesus et Bom Conselho, et une autre à Canudos. La première ne dura pas longtemps. L'instituteur engagé sous la direction de Conselheiro se révéla être un alcoolique et fut licencié. Conselheiro dirigea lui-même l'école de Canudos, et fit venir de Soure un enseignant du nom de Moreira, qui mourut peu avant la déclenchement de la guerre. Conselheiro embaucha alors Maria Francisca de Vasconcelos, âgée de 22 ans, elle aussi originaire de Soure. Elle avait fait ses études à l'École normale de Salvador et, lorsque sa famille lui interdit d'épouser un jeune ouvrier, le couple s'enfuit à Soure puis s'installa à Belo Monte. Son mari l'abandonna peu avant que le conflit se déclare. Vasconcelos, qui n'avait rien d'une *beata*, fut un exemple de ces habitants de Canudos attirés par l'espoir de vivre dans une communauté égalitaire.

Garçons et filles suivaient quotidiennement les cours ensemble, fait qui aurait choqué les traditionalistes s'il s'était ébruité à l'extérieur de Canudos (et qui contredisait l'image d'un Conselheiro allergique aux pratiques « modernes »). Chaque enfant payait des droits de 2 000 réis par mois. L'école comptait plusieurs enseignants. Une institutrice échappa au combat final et s'enfuit à Salvador, où elle mourut en 1944. Fanatiques ou non, les disciples de Conselheiro étaient encouragés à éduquer leurs enfants dans les règles, privilège que quasiment aucun d'entre eux n'aurait connu dans son hameau ou son village de naissance.

Jusqu'au premier assaut de l'armée contre Canudos, Conselheiro et ses aides coopèrent pleinement avec la police locale. Lorsqu'un assassin en fuite, « Marcos le Noir », fait son apparition en ville, il est capturé par la milice de Conselheiro et remis aux mains de la police de Monte Santo. Jugé à Salvador, il est condamné à une peine de prison. La pareille ne fut pas toujours rendue à Conselheiro. Lorsque des hommes qui lui étaient fidèles, vagabondant hors de Canudos, furent arrêtés (accusés de vagabondage, ou soupçonnés d'être recherchés pour des délits non précisés), ils subirent souvent des pressions ou des manipulations les incitant à faire des déclarations officielles contre d'autres disciples de Conselheiro, ce qui fournit à la police un prétexte pour entrer dans Belo Monte et procéder à d'autres arrestations [24].

Le conflit

La décision d'intervenir avec une force armée massive fut prise à la suite de l'incident relativement mineur évoqué plus haut, dans lequel un détachement de soldats, épuisé par la traversée d'une région désertique, se fit surprendre à Uauá par les *jagunços* de Conselheiro. Le contingent se replia à Joaseiro à marche forcée. Craignant de perdre la face, le gouvernement de l'État décréta la mobilisation générale et télégraphia à Rio de Janeiro pour demander de l'aide afin de mater les paysans rebelles.

L'histoire des quatre campagnes militaires contre Canudos, aussi connue qu'effrayante, ne sera pas détaillée ici. La première expédition, en novembre 1896, menée par 100 hommes sous la conduite d'un lieutenant ayant pour instruction de capturer Conselheiro, est celle qui fut interceptée par les *jagunços* de Conselheiro et mise en déroute à Uauá. Les deuxième et troisième expéditions échouèrent elles aussi ; la troisième, forte de 1 300 hommes, de 16 000 000 cartouches, d'un bataillon d'artillerie et d'un escadron de cavalerie, était dirigée par le colonel Moreira César, qui perdit la vie dans les combats. La quatrième attaque, lancée en juin 1897, mobilisa les ressources de toute l'armée brésilienne — mitrailleuses, canon de campagne Krupp — et des dizaines de milliers de soldats, dont beaucoup étaient des *jagunços* du de l'arrière-pays que l'on avait forcés à endosser l'uniforme. Même inférieures en nombre, les troupes de Conselheiro livrèrent une guérilla défensive efficace parce qu'elles connaissaient le terrain dans ses moindres recoins. Des centaines de soldats désertèrent, mais furent rapidement remplacés par des troupes fraîches envoyées au front. L'assaut final fut confié à 5 000 hommes en armes dirigés par le commandant du deuxième district militaire, le général Artur Oscar de Andrade Guimarães, et surveillés personnellement par le ministre de la Guerre, avec pour mission d'encercler Canudos et de l'affamer jusqu'à ce qu'elle se soumette. La grande impopularité du Président Prudente de Morais et l'inquiétude généralisée alimentée par la crainte, dans le camp républicain, d'un complot monarchiste aboutirent à la décision d'écraser Canudos sans merci.

Le carnage fut terrible. Des années plus tard, des dizaines de corps enterrés à la hâte refirent surface au moment des pluies, certains en partie momifiés dans leur uniforme bleu rayé de pourpre [25].

Au total, plus de mille soldats de l'armée fédérale périrent au combat, et ils furent beaucoup plus nombreux à subir des blessures ou à mourir de maladies endémiques [26]. Jour après jour, grâce au télégraphe, des correspondants de guerre tenaient tout le pays informé de l'évolution de la bataille. Les rumeurs les plus folles se répandirent partout, auxquelles la population accorda crédit. On raconta que des armes parvenaient à Conselheiro de l'Argentine par le Minas Gerais, et que des soldats étrangers étaient envoyés des États-Unis et de l'Autriche pour restaurer la monarchie [27]. On a même prétendu que les *sertanejos* investissaient l'arrière-pays, attaquant des villages et des trains de ravitaillement, contribuant par là à l'extension du conflit. Tant que les combats ne rencontrèrent que peu de succès, les histoires de détournement de matériel de guerre et de trahisons fleurirent également.

On découvrit plus tard qu'Antônio Conselheiro était mort de dysenterie le 22 septembre, quelque deux semaines avant l'assaut final de la ville. Âgé de 70 ans, il était de santé fragile, bien qu'une photographie de son cadavre montre qu'il n'était pas aussi maigre qu'on aurait pu le croire. La bataille avait été féroce, menée par les derniers combattants *jagunços*, assoiffés, affamés, qui refusaient de se rendre. Le lendemain de l'assaut, les 5 200 maisons furent entièrement détruites. Les soldats tranchèrent la gorge des prisonniers des camps de Canudos et Queimadas, près de Monte Santo. On exhuma le corps de Conselheiro, auquel on coupa la tête au couteau, avant d'exposer cette dernière sur la côte, fichée sur une pique, aux regards d'une foule en délire « aussi joyeuse qu'au temps du carnaval ». La description que da Cunha fait des derniers jours de la ville sainte est effroyable et éloquente. « Canudos ne s'est pas rendue. Cas unique dans l'histoire, elle a tenu bon jusqu'à son dernier homme. Conquise pouce par pouce, au sens littéral du terme, elle est tombée le 5 octobre, au crépuscule, lorsque ses derniers défenseurs tombèrent, morts, l'un après l'autre. Seuls quatre d'entre eux furent épargnés : un vieillard, deux hommes adultes et un enfant, face à une armée enragée de 5 000 soldats. » [28]

Ce qui a permis aux observateurs et aux partisans de la République de justifier ce massacre, c'est la contre-vérité selon laquelle Canudos baignait dans un climat de criminalité et de folie. Da Cunha s'est lui-

même référé aux écrits du psychiatre anglais de la fin du siècle Henry Maudsley pour affirmer que Conselheiro était fou.

[…]

La fin de la bataille, le 5 octobre 1897, déclencha une vague d'accusations et de récriminations. L'opposition au Président Prudente de Morais s'intensifia, sous la conduite de son propre vice-président. Un mois plus tard, Prudente échappa de justesse à un attentat ; il se servit ensuite de cet incident comme prétexte pour engager une répression féroce contres ses ennemis [29]. Rui Barbosa, de Bahia, rédigea un discours, qu'il n'a jamais prononcé, dans lequel il reprochait à l'armée d'avoir tué ses prisonniers et critiquait « l'indifférence du Brésil », qui n'avait pas su comprendre les réalités de l'arrière-pays [30]. César Zama, de Bahia, partisan de Luiz Vianna, fit paraître sous un pseudonyme un brûlot contre l'incompréhension et les dénigrements dont Conselheiro avait fait l'objet [31]. Mais le sentiment dominant qui s'exprima après la chute de Canudos fut un sentiment de soulagement, ajouté à l'acceptation de l'hypothèse, émise par da Cunha, d'une dualité irrévocable de la société brésilienne partagée entre l'arrière-pays et la côte.

[…]

Conselheiro comprenait très bien que le monde extérieur était en train de changer et avertissait que, si l'on ne suivait pas ses préceptes, une catastrophe surviendrait. À la sécheresse de 1877 succédèrent trois pénibles années sans pluie. En 1900, près de 300 000 habitants du Nordeste avaient fui vers la région de l'Amazonie, poussés par la sécheresse et le désespoir, mais aussi attirés par le boom du caoutchouc [32]. L'administration en place sur la côte semblait accroître inexorablement son emprise sur l'intérieur des terres. Le premier grand recensement, réalisé entre 1872 et 1874, permit de dénombrer l'ensemble des citoyens et de connaître leur métier, leur race et leur revenu. L'imposition du système métrique et la publication de décrets d'uniformisation des poids et mesures constituaient une menace pour les mécanismes informels du marché traditionnel (*feira*) et suscitèrent en 1874-1875 dans les quatre provinces agricoles du Nordeste plus d'une centaine de soulèvements, que l'on a appelés les révoltes Quebra-Quilo [33].

Pour les autorités, ces révoltes sans meneur équivalaient à des actes de sédition ; pour les petits propriétaires terriens et les commerçants, l'intrusion du gouvernement dans les campagnes signifiait un alourdissement des impôts et des contrôles, et une augmentation de la menace de conscription.

[…]

Si la colonie créée par Conselheiro exista presque quatre ans, c'est aussi parce que, au moins en partie, les affrontements politiques à Bahia n'eurent simplement pas de vainqueurs pendant cette période, ce qui laissa Canudos en paix. Car, inévitablement, le développement soudain de Canudos bouscula l'ordre des choses. Le sertão étant caractérisé par une densité de population extrêmement faible et, en conséquence, par une infrastructure insuffisante, cette situation engendra des tensions sans précédent dans la région environnante. Le système d'agriculture et d'élevage traditionnel en vigueur dans l'arrière-pays desséché obligeait les propriétaires terriens à engager un grand nombre d'ouvriers, soit comme squatteurs, soit pour un maigre salaire journalier. La présence d'une classe laborieuse docile facilita en outre l'implantation du régime de la nouvelle République, fondé sur le contrôle du vote des campagnes par les *coroneis* locaux. Canudos devint subitement un défi aux deux systèmes.

Hameau moribond de quelques centaines d'âmes, Canudos vit sa population passer à 5 000 habitants en 1895 et à trois fois plus en 1896. Le dépeuplement de la région environnante, principalement dans le sud et l'est, toucha les marchands et les *fazendeiros* en proportion directe du nombre de gens ayant quitté chaque village. La situation fut aggravée par le fait que, Canudos s'étant transformée en une petite ville, la plupart des affaires s'y réglaient sous la forme de certificats et non d'argent. Ce n'était pas tant la conséquence de l'aversion de Conselheiro pour l'argent de la République — il en aurait brûlé un jour en public dans un geste symbolique — que le résultat du manque de devises à Canudos. La vente de peaux rapportait peu et la population n'avait pas d'autre source de revenus. Les compagnons de Conselheiro ne

quittaient pas leur colonie pour aller travailler à l'extérieur comme ouvriers agricoles, chose qui fut autorisée une génération plus tard à Ceará par le père Cícero, homme pragmatique et soucieux de contenter les seigneurs du voisinage [34]. Conselheiro, plus craint que Cícero et moins au fait du système politique, ne prit apparemment pas la mesure des bouleversements régionaux engendrés par la croissance phénoménale de sa colonie. En conséquence, il monopolisa quasiment la main-d'œuvre locale, menaçant ainsi directement les propriétaires terriens locaux.

Un chose est certaine, Canudos ne fut pas totalement isolée. Il y eut toujours des échanges commerciaux, déjà mentionnés plus haut, et, même durant la bataille finale, des sympathisants liés à la faction Vianna du PRF-Ba (entre autres un certain colonel Leitão, à Santa Luzia, dont on sait autrement peu de choses) livrèrent des matériaux, en complément de ce que les troupes de Conselheiro pillèrent dans les trains de ravitaillement militaires ou prélevèrent sur les morts et les prisonniers blessés. Il y eu probablement d'autres canaux d'approvisionnement, surtout quand on connaît les inimitiés politiques qui existaient au sein de l'État. Si Conselheiro a vraiment été un fanatique acharné coupé de la réalité, alors la résistance affichée par ses partisans contre des milliers de soldats et l'artillerie lourde défie l'entendement. Isolée et complètement encerclée pendant des semaines, Canudos se défendit sans interruption par des tirs nourris jusqu'à la fin, sans jamais manquer d'armes en état de fonctionner ni de munitions.

[…]

On peut comprendre que le conflit de Canudos se soit prêté à une symbolique de proportions dramatiques, car Conselheiro, à un moment donné, promit à ses adeptes le salut, et même la Seconde Venue du Christ en l'an millénaire 1900. Mais, généralement, ses sermons n'avaient aucune teneur apocalyptique ; il exigeait simplement de chacun une moralité irréprochable et de l'âpreté au travail, et il invoquait une protection spirituelle contre un monde païen corrompu. Ce monde, par ailleurs était, dans le sertão, pris dans une crise économique, comme cela avait été le cas, à des degrés divers, depuis des générations. Belo Monte était donc un endroit où les fidèles devaient mener une vie disciplinée selon les préceptes du catholicisme, à l'abri non seulement des infamies modernes mais également de la faim et du besoin ; mais il était aussi perçu comme un environnement primitif et contestataire. Ce que les observateurs extérieurs assimilaient à de la rébellion était simplement la manifestation collective d'une demande des habitants, qui exigeaient le droit de s'installer en un lieu dans lequel ils seraient protégés d'un monde hostile. Dans tous les cas, Belo Monte devait être matée parce qu'elle nuisait à la stabilité du sertão. Elle ébranlait deux piliers de l'oligarchie rurale : une main-d'œuvre docile, et le « vote en troupeau » (*voto de cabresto*) [« vote licou »], dispositif de l'ancienne République dans lequel les chefs locaux contrôlaient les votes de tous les gens sous leur influence et les donnaient en échange de pouvoirs locaux. Les mouvements migratoires de toutes les régions de l'arrière-pays vers Canudos créèrent une menace immédiate et réelle pour le système. Si l'expédition punitive envoyée contre Conselheiro n'avait pas été vaincue à Masseté, les représailles ultérieures auraient semblé moins justifiées, mais un autre prétexte aurait été trouvé tôt ou tard compte tenu du contexte politique de l'époque.

[…]

Avant l'attaque de Canudos, la plupart de ses habitants étaient trop occupés à suivre les préceptes de Conselheiro réglant leur conduite quotidienne pour être obnubilés par des fantasmes de fin du monde (ou autres). Les privations, et les explications captivantes de Conselheiro sur le caractère néfaste de la vie moderne, en pleine expansion, les poussèrent à se regrouper, mais ils ne devinrent des « fanatiques » que lorsque les circonstances les unirent dans la défense commune contre une agression extérieure armée. Lorsque le bain de sang eut commencé, ceux qui ne prirent pas la fuite ont pu succombé au climat de prophétie et de détermination ardentes décrit par da Cunha. Mais ce sont les conditions de vie normales créées par Conselheiro, voire la prospérité dont jouissait cette localité dans un sertão sinistré à la fin du dix-neuvième siècle, que les observateur extérieurs manquèrent de voir. Le Brésil républicain était un pays trop peu sûr et trop gangrené par la lutte que se livraient entre elles les factions de l'oligarchie pour disperser des gens si pieux sans effusion de sang.

– Dial – Diffusion de l'information sur l'Amérique latine – D 3299.
– Traduction de Gilles Renaud pour Dial.
– Source (anglais) : Robert M. Levine, « "Mud-Hut Jerusalem" : Canudos Revisited », *The Hispanic American Historical Review*, vol. 68, n° 3, août 1988, p. 525-572 (seconde partie, publiée ici, p. 546-552, 556-558, 560-561, 562-563, 563-565, 570, 572).

En cas de reproduction, mentionner au moins l'auteur, le traducteur, la source française (Dial - www.dial-infos.org) et l'adresse internet de l'article.

Notes

[1] *Vale of Tears : Revisiting the Canudos Massacre in Northeastern Brazil, 1893-1897*, Berkeley, University of California Press, 1992, xii-353 p.

[2] « "Mud-Hut Jerusalem" : Canudos Revisited », *The Hispanic American Historical Review*, vol. 68, n° 3, août 1988, p. 525-572.

[3] Certains passages de cette partie du texte ont été coupées pour pouvoir le publier en deux parties qui ne soient pas trop longues. Ces passages sont indiquées par […] et la pagination correspondant aux pages manquantes est indiquée à la fin du texte.

[4] Yi-Fu Tuan, *Topophilia : A Study of Environnmental Perceptions, Attitudes, and Values* (Englewood Cliffs, 1974), p. 77-79.

[5] Pour une discussion générale sur le savoir-faire des « primitifs », voir Barry Lopez, *Arctic Dreams : Imagination and Desire in a Northern Landscape* (New York, 1986), p. 248-249.

[6] Basil Willey, *The Eighteenth-Century Background*, 2e éd. (Londres, 1965), p. 19-21, cité par Tuan, *Topophilia*, p. 44.

[7] *RB*, p. 87. Voir Raymundo Nina Rodrigues, *As raças humanas e a responsibilidade penal no Brasil* (Salvador, 1957, réimpression de l'édition de 1894.) ; Deolindo Amorim, *Sertão de meu tempo* (Rio de Janeiro, 1978), p. 6-7. Pour avoir un aperçu des mentalités sur la question raciale au Brésil, lire l'« Introduction » de H. P. Maybury-Lewis à la deuxième édition en livre de poche de *The Masters and the Slaves* (Berkeley, 1986) de Gilberto Freyre.

[8] *RB*, p. 149, 156.

[9] José Aras, *Sangue de irmãos* (Salvador, 1953), p. 159-160.

[10] Témoignage de Maria Guilhermina de Jesus, née à Canudos, blessée durant la bataille mais survivante, in Odorico Tavares, *Bahia : Imagens da terra e do povo* (Rio de Janeiro, 1951), p. 272-274.

[11] Voir Roberto Lyra, *Euclides da Cunhla : Criminologista* (Rio de Janeiro, 1936), p. 11.

[12] Voir Ivo Vannuchi, « Tipos étnicos e sociais de *Os sertões* », Adelino Brandão [dir.], *Enciclopédia de estudos euclidianos* (Junaiai, 1982), I, p. 147-160.

[13] Maria de Lourdes Bandeira, « Os kariris de Mirandela : Um grupo indigena integrado », *Estudos Baianos*, 6 (1972), p. 82-83. Pendant le festival, les participants ont dansé au son d'une *taquari*, longue

flûte.

[14] Voir Billy Jaynes Chandler, « The Role of Negroes in the Ethnic Formation of Ceará : The Need for a Reappraisal », *Revista de Ciencias Sociais*, 4:1 (1973), p. 31-43. Les personnes de « type négroïde reconnaissable », en tout ou en partie, composaient presque la moitié de la population de Ceará en 1872.

[15] Au moins un des chroniqueurs a affirmé que certains des esclaves fugitifs avaient exercé le métier de réparateur d'armes à feu et qu'on les avait engagés à Canudos pour entretenir le matériel de guerre. Voir Aras, *Sangue de irmãos*, p. 5-6.

[16] *RB*, p. 157. Sur les dernières années de l'esclavage, voir Eduardo Silva, « Por uma nova perspectiva das relações escravistas", Sociedade Brasileira de Pesquisa Histórica, *Anais da V Reunião* (São Paulo, 1985), p. 141-147.

[17] Là où c'était le cas — par exemple à [Alagoa de] Monteiro (Paraíba) – , on était *branco*, *meia-branco*, ou *escravo* (esclave). Information communiquée par Linda Lewin.

[18] Les observateurs extérieurs à la région voyaient dans Conselheiro un *acaboclado*. Une fois, da Cunha a qualifié Conselheiro de « gnostique blanc ». Voir Funchal Garcia, *Do litoral ao sertão*, p. 171. Il est possible bien sûr que les assiégeants de Canudos aient été plus disposés à épargner les individus d'aspect européen.

[19] Voir Mauricio Vinhas de Queiroz, *Messianismo e conflito social (A guerra sertaneja do Contestado, 1912-1916)* (Rio de Janeiro, 1966).

[20] Le baron de Jeremoabo s'est lui-même exprimé sur la présence d'anciens propriétaires terriens à Canudos.

[21] Voir Jaime Reis, « Hunger in the Northeast : Some Historical Aspects », dans Simon Mitchell [dir.], *The Logic of Poverty : The Case of the Brazilian Northeast*, (Londres, 1981), p. 41-57. Voir également Jaime Reis, « The Abolition of Slavery and its Aftermath in Pernambuco (1880-1920) » (thèse de D. Phil., St. Antony's College, Oxford University, 1974). Concernant les recrutements dans l'armée à la fin des années 1920, voir Arthur Lobo da Silva, « A antropologia do exército brasileiro », *Archivos do Museu Nacional*, 30 (1928), p. 9-300 ; à propos de l'espérance de vie, voir Ludwig, *Brazil : A Handbook of Historical Statistics*, tableau III-3.

[22] *RB*, p. 145. Dantas Barreto présente un tableau moins subjectif de la situation dans *Destruição de Canudos*, 4e éd. (Recife, 1912), p. 11-12, dont le titre initial était *Ultima expedição à Canudos*.

[23] Voir *O Rio São Francisco e a Chapada Diamantina* (Salvador, 1938), p. 34, cité par Rui Facó, *Cangaceiros*, p. 92.

[24] Ce fut le cas, par exemple, du « Nègre Badulque », arrêté en janvier 1895 à Cumbe pour espionnage au service de Conselheiro. Le témoignage de Badulque conduisit à l'arrestation et l'emprisonnement de tous les membres de sexe masculin de la famille Alves da Silva en juillet 1897. En représailles, Badulque fut assassiné par la suite. La justice prévalait à l'intérieur comme à l'extérieur de Canudos.

[25] Nataniel Dantas, « De Canudos resta apenas a memória », *Cultura* (Brasília), janvier-mars 1982, p. 38.

[26] Les chiffres des pertes consécutives aux quatre expéditions militaires contre Canudos sont récapitulés chez Neto *et al.*, *Canudos : Subsídios*, p. 24-75.

[27] *La Nación* (Buenos Aires), 30 juillet 1897 ; *A República*, 20 février 1897, p. 1 et 22 février 1897, p. 1.

[28] *RB*, p. 475.

[29] L'auteur de l'attentat, qui tua pour de bon le ministre de la guerre, fut décrit 50 ans plus tard par l'historien et diplomate de Pernambouc, José Maria Bello, comme « un jeune soldat sang-mêlé du nord » (Bello, *A History of Modern Brazil*, p. 156).

[30] Le discours devait être prononcé devant le Sénat le 6 novembre 1897. Il est paru dans les *Obras completas de Rui Barbosa* [Œuvres complètes de Rui Baerbosa] (Rio de Janeiro, 1952-), XXIX, p. 183-187. Barbosa prononça effectivement un discours à Salvador réfutant le fait que Conselheiro ait eu l'intention de détruire la République.

[31] « Wolsey » (César Zama), *Libello republicano : Acompanhado de commentários sobre a campanha de Canudos* (Salvador, 1899).

[32] Rodolfo Teófilo, *História da sêca do Ceará (1877/1880)*, cité par Rui Facó, *Cangaceiros e fanáticos : Gênese e lutas* (Rio de Janeiro, 1963), p. 30.

[33] Voir Roderick J. Barman, « The Brazilian Peasantry Reexamined : The Implications of the Quebra-Quilo Revolt, 1874-75 », *Hispanic American Historical Review*, 57:3 (août 1977), p. 401-424, et Armando Soto Maior, *Quiebra-Quilos : Lutas sociais no otouno do império* (Recife, 1978).

[34] Voir della Cava, *Miracle at Joaseiro* et Pang, « Banditry and Messianism », p. 18.